

Djenné et le Ghana: deux modèles sociaux, et la question du commerce trans-saharien

Isabelle Seelemann OGINO

This paper puts under scrutiny the alleged link between the Trans-Saharan Arabo-Berber trade and the development of complex polities such as the Ghana empire in the West African Sahel. When did Ghana come into existence? As evidence is lacking, the city of Djenné (Jenne) could provide some clues. Meanwhile, the peculiar urbanism of Djenné-Djeno (old Jenne) can be understood as depicting alternative, auto-organizing social relations in the Inland Niger Delta. Furthermore, during the first millennium before and the first millennium after common era, the distinctive «urban cluster» pattern of Djenné-Djeno or Dia in the Macina can be found elsewhere along the Niger Bend and as far downstream as Bentia-Kukiya.

Climatic changes affecting the Sahara presumably induced a common Soninke origin for Djenné-Djeno and for the Ghana polity, in both cases via the Neolithic culture of Tichitt. Based on this and on the Wagadu myth of the snake and the rain-maker, some features of Ghana can be underlined. Specifically, the level of economical interactions clearly shows that internal West African networks dealing with copper, salt, stones and staples predated the Trans-Saharan links with the Islamic world, leading to the conclusion that the so-called Arabic stimulus explanation can be dismissed. Finally, the articulation between the two towns of Djenné is addressed.

1. Introduction

Ce texte voudrait vous convier à un voyage dans le temps en suivant la Boucle du Niger, qui amènera à questionner à partir de l'exemple surprenant de l'ancienne Djenné, d'une part les préalables cachés derrière la définition d'une «ville», d'autre part le lien supposé entre le commerce trans-saharien et la complexité sociale dans cette partie d'Afrique de l'Ouest. Ce n'est pas un hasard si se succèdent le long du fleuve, qui décrit presque un demi-cercle entre son «Delta Intérieur» aux multiples bras situé au nord de Bamako, et ses chutes d'eau à proximité de la frontière avec l'Etat moderne du Niger, des cités comme Djenné, Dia du Macina, Tombouctou, Gao et Bentia-Kukiya, dont on verra que le passé remonte aux époques pré-islamique, voire néolithique. Néanmoins on ne souligne généralement pas assez combien cette voie navigable a pu favoriser les échanges, matériels et culturels. Ne serait-ce que visuellement, la représentation conventionnelle des axes de circulation a tendance à privilégier les routes à travers le désert au détriment des rivières du sud (carte B), alors que

l'approche climatique de la carte A serait elle aussi éclairante (voir A et B en annexe pour situer les lieux mentionnés).

Ainsi Tombouctou et Djenné ont-elles fonctionné en binôme sur la longue durée, puisque cette dernière approvisionnait par trafic fluvial sur 500 kilomètres le terminus caravanier qui dépendait d'elle pour sa subsistance. Mais contrairement à «Tombouctou la mystérieuse»¹⁾ dont la légende fit rêver les Européens depuis l'aube des Temps Modernes, sa partenaire et rivale Djenné est restée méconnue jusqu'à la domination française. Et c'est dans le cadre de l'historiographie coloniale que fut publié l'ouvrage de référence de Charles Monteil: «Monographie de Djenné» (1903, et 1932 pour la version grand public). Tandis que de nos jours la notoriété relative de la ville doit beaucoup à son classement au Patrimoine mondial de l'Unesco en 1988.

A ce propos les réflexions qui vont suivre, d'abord inspirées par le cours d'Introduction aux cultures africaines dont j'ai été chargée à l'université Chuo²⁾, se sont nourries des images de la télévision japonaise consacrées aux sites du Patrimoine mondial, en tirant profit de la vogue de ce label onusien dans l'archipel. Spécialement des émissions sur Oualata, Tichitt et Chinguetti en Mauritanie³⁾, sur Gao, Tombouctou et Djenné au Mali⁴⁾, ou encore sur les fresques du Tassili N'Ajjer⁵⁾. Pour ce dernier cas, la NHK a déployé des moyens techniques et matériels conséquents, qui nous ont permis d'admirer ces peintures et gravures rupestres filmées in situ dans le Sahara algérien, assorties d'explications sur les évolutions climatiques de ce qui ne fut pas toujours un désert. A première vue, quand je présentais le Tassili aux étudiants comme témoin artistiquement éblouissant du passé africain, je n'imaginai pas de rapport avec la ville de Djenné située dans le Delta Intérieur du Niger. Ce en quoi je me trompais, comme on le verra plus loin à propos de Tichitt.

Dans la même série des Visites Romantiques (Tanken Roman), le reportage «Djenné, un paradis de boue», en fait ressortir la beauté plastique et sereine. Commenté par le journaliste Tamio Miyake, dont la sincérité et l'empathie envers les habitants du quartier sont

1) L'expression est empruntée au reporter du *Figaro* Felix Dubois, qui choisit ce titre pour son livre publié en 1897.

2) Au département de Sciences Politiques (sogoseisakubu) Je tiens à remercier ici chaleureusement le professeur Yasuaki Nakagawa pour cette initiative.

3) NHK: Voyage no 19 de la série Invitation au patrimoine mondial: Afrique de l'Ouest/Mauritanie, diffusé le 14 septembre 2009.

Ni l'Unesco ni la NHK ne font cependant allusion aux villages néolithiques des Dhars (falaises) qui représentent pourtant une étape importante pour les débuts de l'urbanisme et des formations étatiques de la région.

4) NHK: Voyage no 5 de la série Invitation au patrimoine mondial: Afrique de l'Ouest/Mali, diffusé le 27 avril 2009, et TankenRoman: Djenné, un paradis de boue, diffusé le 22 septembre 2007, ainsi que TBS: Anciennes villes de Djenné (2007).

5) NHK: Tassili N'Ajjer dans la série Tanken Roman, diffusé le 8 avril 2006.

manifestes, il se focalise sur le festival du recrépissage de la Grande Mosquée en 2007, l'année où le monument fêtait justement le centenaire de sa reconstruction. Et à des degrés divers, tous ces documentaires de la NHK ont en commun une approche enthousiaste, dépourvue des a priori liés au passé colonial. C'est justement ce regard -là qui nous permet de réapprécier l'état d'esprit des relations qui prévalaient au Moyen-Age entre Europe et Afrique: lointaines et idéalisées, mais sans jugement de valeur. Les illustrations d'un portulan cartographié à Majorque vers 1375 en donnent un exemple: l'Empereur du Mali y figure trônant en majesté, couronne sur la tête et sceptre en main, à la façon d'un monarque chrétien⁶⁾.

Les choses ont changé avec la Renaissance et le début de la traite atlantique, pour aboutir à une vision racialisée qui déniait à de vastes portions de l'humanité leur appartenance à l'Histoire. Curieuse formulation, comment pourrait-on, sous prétexte d'une conception cyclique ou stable de la vie sociale, se situer hors du temps et de l'Histoire? Cela fut cependant écrit. Une autre théorie, populaire à partir du dix-neuvième siècle, supposait que les anciens Egyptiens descendaient d'un des fils de Noë appelé Cham⁷⁾, l'ancêtre des Noirs selon l'interprétation courante de la Bible, et qu'ils se rattachaient à une origine proche-orientale. Par conséquent, l'«hypothèse chamitique» attribuait à une influence «caucasienne» (ou égyptienne, ce qui revenait au même), tout élément qui pouvait contredire le credo de l'arriération des sociétés africaines au sud du Sahara, comme le montre l'exemple du Grand Zimbabwe: lorsque ces spectaculaires ruines de murailles en blocs de schiste et d'enceintes enchevêtrées furent «découvertes» entre le Zambèze et le Limpopo en Afrique australe, elles furent ainsi attribuées aux Phéniciens, ou alternativement à la Reine de Saba biblique, en dépit de l'évidence de leur proximité culturelle avec les enclos arrondis en pierres sèches des populations ultérieures⁸⁾.

2. La thèse du stimulus arabe

La dernière occurrence de cette argumentation qu'on aurait crue périmée résonne encore à nos oreilles, il s'agit du discours prononcé à Dakar en 2007 par le Président de la République française de l'époque Nicolas Sarkozy, et rédigé par son conseiller spécial Henri Guaino, qui ne se désavoua pas par la suite en dépit du tollé de protestations suscité: «...l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire... Jamais il ne lui vient à l'idée de sortir de la répétition

6) BNF Mss Esp 30 par Abraham Cresques.

7) Le paradoxe est que l'on s'est acharné à occulter les représentations à caractère négroïde provenant de l'Égypte ancienne. Le rejet de Cheick Anta Diop par les milieux académiques vient, entre autres, de sa dénonciation de cet état de fait dans les années 1950-60.

8) Quelques images du Grand Zimbabwe figurent dans le reportage de TBS «Patrimoine mondial: paysage culturel de Mapungubwe» (2005) qui présente cette culture voisine.

pour s'inventer un destin.»⁹⁾ Une réfutation scientifique dans les règles n'a pas tardé¹⁰⁾, toutefois elle ne pourra effacer l'effet symbolique dévastateur d'une telle prise de parole officielle. Particulièrement aux yeux des jeunes Français d'ascendance africaine, qui ne voient apparaître (fugitivement) l'Histoire de leur continent que sous le prisme de la colonisation et de l'esclavage. Ainsi, on peut aller jusqu'à dire que la connaissance des villes et royaumes d'Afrique est reléguée aux marges du paysage intellectuel français, et qu'ils n'existent pour ainsi dire pas aux yeux du grand public, de la communauté éducative¹¹⁾, et comme on l'a vu, des plus hautes sphères de l'Etat.

Pourtant le réseau d'échanges, marchands ou autres, dans lequel s'insérait l'Afrique subsaharienne a contribué à façonner le devenir du monde arabo-islamique, méditerranéen et par extension européen, depuis une origine qui remonte à l'époque carolingienne. Et les chroniqueurs du temps se sont fait l'écho d'un mythique «pays de l'or», à partir de l'instauration du commerce à longue distance trans-saharien, contrôlé à sa source par les entités étatiques de la rive sud du désert: Ghana, Takrur, Gao-Songhay, Kanem-Bornou, plus tard Mali et Songhay. En effet à partir de l'épuisement des réserves connues depuis l'Antiquité, l'or qui circulait en Europe provenait presque exclusivement d'Afrique, et ce jusqu'à la découverte du Nouveau Monde.

Parmi ces «Royaumes» ou «Empires», celui du Ghana¹²⁾ reste encore très mal connu. Les sources arabes qui l'évoquent sont fragmentaires et de plus idéologiquement orientées, et on attend impatiemment des avancées archéologiques, par exemple que l'on retrouve sa ou ses capitales. Pour l'instant le site de Koumbi Saleh au sud-est de la Mauritanie, où un terminal caravanier manifestant une présence arabo-berbère a été mis à jour, demeure une hypothèse de travail. De plus, il existe un décalage significatif entre les recherches spécialisées et l'opinion commune, à propos des datations. En effet la version la plus répandue dans les encyclopédies, les livres et les magazines d'histoire, assigne au Ghana le huitième et le douzième siècles comme bornes chronologiques. Pourquoi donc le huitième siècle?

Certes la première citation du nom Ghana par une source écrite, à savoir le savant et géographe persan al-Fazari, remonte à 773 ou 788¹³⁾. Mais il paraît hasardeux d'imaginer que le Ghana parvienne à être connu à des milliers de kilomètres de là en moins de quatre-vingts

9) On devine l'influence de Hegel qui écrivait en 1830: «ce que nous comprenons en somme sous le nom Afrique, c'est un monde anhistorique non développé», les deux citations sont reprises par Elikia M'Bokolo dans la préface du recueil coordonné par Adame Ba Konaré (2008).

10) Voir au moins deux ouvrages collectifs, l'un sous la direction de Adame Ba Konaré (2008) et l'autre, de Makhily Gassama (2008).

11) A noter cependant que depuis la rentrée 2010, l'Empire du Mali figure au programme des classes de collège de 5^{ème}.

12) A cheval sur la Mauritanie et le Mali, il se situait nettement plus au nord que l'Etat post-colonial du Golfe de Guinée qui a choisi d'en ressusciter le nom.

13) Tadeusz Lewicki 1962, p. 516.

ans. En réalité, le huitième siècle est un choix par défaut afin d'éviter une formulation vague, la seule possible à notre avis (nous y reviendrons par la suite). Car la version concurrente du troisième siècle de notre ère ne repose sur rien d'autre qu'un calcul approximatif à partir des listes généalogiques qui donnent «22 rois du Ghana avant la naissance du Prophète Mohammed, et 22 après». Mais sur le fond, même avec un écart d'un demi-millénaire, pourquoi attacher de l'importance à cette question de datation?

C'est qu'elle est indissociable de la façon dont on explique le développement du Ghana, en bref selon un schéma endogène ou exogène. En privilégiant le choix du huitième siècle et l'étude des sources en langue arabe, on met l'accent sur le commerce trans-saharien de l'or, du sel et des esclaves, sans oublier le cuivre, le verre et le coton, qui aurait été la raison d'être de l'empire autant que la source de sa prospérité. Ce serait par conséquent la présence arabo-berbère à sa limite nord qui aurait donné forme et structure à cet Etat. Mais établir ce lien de causalité, via ce qu'on pourrait appeler l'hypothèse du «stimulus arabe», nous évoque étrangement l'hypothèse chamitique présentée plus haut. Ne recycle-t-on pas les mêmes préjugés sous des habits neufs? Sans cette fois heurter la majorité des Africains musulmans, qui ont déjà modifié au fil du temps leurs traditions orales en y intégrant des généalogies islamisées, et pour qui la primauté des origines arabes est devenue acceptable ou souhaitable.

A l'inverse, une datation précoce du Ghana suggère des facteurs autochtones pour la formation de cette entité politique hiérarchisée. Et on peut argumenter que même si le Ghana s'est développé dans un second temps grâce au contrôle et à la taxation du commerce à longue distance, ce dernier est venu se greffer sur des réseaux d'échanges préexistants entre zones climatiques parallèles, aux productions agricoles complémentaires. Vis-à-vis de cet enjeu théorique, les progrès de l'archéologie à la périphérie de l'Empire, en particulier à Tichitt au nord, ainsi qu'ailleurs sur le Niger, à Tombouctou, à Gao et à Bentia- Kukiya, font entrevoir de nouvelles réponses. Mais les principales avancées sont venues des fouilles menées depuis 1977 par les époux Susan et Roderick MacIntosh à l'emplacement de l'ancienne Djenné, appelée Djenné-Djeno¹⁴) ou Djoboro. Elles ont de fait révolutionné la chronologie de toute la sous-région, et permis de préciser les conditions du début des formations urbaines en Afrique de l'Ouest.

3. Djenné-Djeno: l'ancienne Djenné

Djenné-Djeno occupe une colline artificielle en bordure sud du bassin inondable du Moyen-Niger, tout comme la ville actuelle qui lui a succédé à quelques kilomètres de là sur un canal

14) L'orthographe est flottante, nous utilisons celle retenue par l'Unesco (Jenne-Jeno en anglais). Djeno signifie ancien(ne) en Songhay; il est plus probable que les premiers habitants la nommaient autrement Roderick et Susan Macintosh 1981, p. 9.

reliant la rivière Bani au Niger, et qui présente deux visages en fonction des saisons sèche ou humide. D'août à décembre, les bras du fleuve débordent et fertilisent une vaste plaine longtemps propice à la culture du riz. Sur le miroir des eaux se reflète la silhouette hérissée de la Grande Mosquée construite en banco piqué de troncs de palmiers rôniers, entourée de maisons à étage aux frontons ornés de colonnettes en pointe (voir photo à la fin du texte). Djenné a conservé jusqu'à aujourd'hui le savoir-faire artisanal de la fabrication des briques en terre crue et du polissage des murs à main nue. C'est ce qui donne à la ville son unité architecturale et la fait paraître comme surgie de terre d'un bloc. Elle s'est forgé une identité de cité musulmane «bénie», voire «sainte», en compétition avec une autre tradition de cité marchande et cosmopolite, lieu d'intégration¹⁵⁾ où les origines de ses habitants, Bozo, Marka, Songhaï, Bambara, Peul (Fulbe), Dogon et plus tard Touareg, se fondent dans le creuset djenneke symbolisé par un parler spécifique, le «jenne ciini».

Les débuts de l'islam sont évoqués dans des légendes locales. L'une d'elles veut que le Koï¹⁶⁾ Komboro, que l'on présente parfois comme «roi» mais qui serait plutôt le représentant coopté des grandes familles de négociants, aurait converti la population entière à l'islam à la suite d'une pêche miraculeuse: il aurait contraint un saint homme musulman à faire éclater au grand jour la puissance de sa foi, en lui ordonnant de retrouver un bracelet d'or prétendument disparu, qu'il avait en réalité fait jeter dans la rivière. Après trois jours d'attente, la femme du Koï se rendant au marché et y choisissant un poisson fort beau, découvrit le bracelet dans ses entrailles. . . Quand pourrait-on situer cet épisode embelli de merveilleux? La question reste ouverte, puisque la chronique de Tombouctou Tarikh es Soudan, qui relate que les habitants de Djenné se convertirent autour de l'an 1200, a été «dé-historicisée» par les travaux de Moraes Farias¹⁷⁾ qui souligne la dimension anthropologique de son contenu. La double culture de Djenné transparait aussi dans les étymologies concurrentes que l'on propose de son nom. D'un côté «al Djannah», le paradis islamique (mais qui ne désigne en fait qu'un ensemble de quartiers aussi appelé «la brousse»), de l'autre «Dia-nia», la petite Dia, signifiant qu'elle aurait été fondée à partir de Dia du Macina, la métropole supposée des Soninke. Les traditions insistent en effet sur l'origine Marka, donc Soninke¹⁸⁾, de Djenné. Elles désignent aussi les pêcheurs Bozo comme premiers occupants des lieux. Depuis qu'au temps du mythe, ils ont passé des accords avec les esprits du fleuve, on les nomme «maîtres de l'eau», et de ce fait ils disposent du droit de célébrer les rites préalables aux semis et aux récoltes dans les rizières des Marka. La transmission orale fait résider le génie protecteur de la terre

15) Comme le signale Amadou Hampaté Ba, la région entre Djenné et Mopti était surnommée «Fakala», c'est-à-dire «pour tous».

16) Koï est un terme Songhay équivalent à «sultan».

17) Paulo Fernando Moraes Farias, 2003.

18) Marka est le nom donné aux Soninke en langue bamana. Emmanuelle Olivier 2004 Plus spécifiquement, les Marka de Djenné sont du groupe Nono.

Tummelew dans un bois de tamariniers au sud de Djenné¹⁹⁾. Elle indique également l'emplacement du site de Djenné-Djeno, une butte recouverte de débris de poteries. Mais les travaux de Susan et Roderick MacIntosh furent néanmoins une révélation en démontrant l'exceptionnelle durée du peuplement en ces lieux.

Les débuts de Djenné-Djeno remontent en effet au troisième siècle avant notre ère, en liaison avec un épisode climatique de sécheresse marquée. Précédemment, on suppose qu'un régime de crues violentes, associé au danger de parasites comme la mouche tsé-tsé, empêchait hommes et bétail de s'y installer durablement. Dès le troisième siècle avant notre ère donc, on trouve trace d'une population de pêcheurs et d'éleveurs, qui pratiquait la récolte de graminées sauvages, et fabriquait le fer. Chose étonnante dans cette plaine dépourvue de minerai, que l'on a localisé à 75 kilomètres de distance. Par conséquent, les premiers habitants étaient déjà insérés dans un réseau régional d'échanges, pour pouvoir se procurer du fer, ainsi que du bois nécessaire à la combustion des fourneaux, et des pierres de broyage, en les troquant contre les produits alimentaires disponibles en abondance dans cet environnement favorable. Ils réalisaient aussi une poterie extrêmement fine et soignée, polie en surface, et de bien meilleure qualité que celle des artisans actuels! La première apparition de riz domestiqué à partir des espèces africaines, a été datée provisoirement de l'an 50 AD.

Aux environs du cinquième siècle, la butte d'origine avait été agrandie et couvrait 25 hectares. A la même époque apparaissent des lingots de cuivre ne pouvant provenir que d'un commerce à longue distance, et des cimetières bien organisés. Les rites funéraires manifestent toutefois une grande variabilité. A côté des inhumations, on rencontre jusqu'au quatorzième siècle, période de l'abandon de Djenné-Djeno, des jarres contenant ou bien des corps en position repliée, ou bien des cendres. On remarque la simplicité des rares objets déposés en offrande, en quelque sorte une aversion générale pour les signes extérieurs de richesse. Le neuvième siècle voit l'extension maximale de Djenné-Djeno qui atteint alors 33 hectares. La ville s'entoure d'un mur d'enceinte en briques de terre crue, et le style des poteries change, les décors par impressions succédant aux peintures, mais dans une continuité de formes qui fait imaginer une évolution interne des goûts.

4. Les complexes urbains en «grappes de satellites»

Les fouilles dans les environs immédiats de Djenné ont mis en évidence pas moins d'une soixantaine de buttes habitées simultanément; elles présentent un degré de diversité

19) Lors de la conquête française, l'assaut fut donné à partir de ce bois, faisant croire que le colonel Archinard avait pactisé avec le génie.

économique plus ou moins marqué, avec Djenné-Djeno au sommet de la hiérarchie avec toutes les activités représentées. Les sites de taille intermédiaire, les plus nombreux, montrent une tendance à la spécialisation (restes d'outils de pêche, ou de meules de broyage, ou d'ateliers de potiers, ou de forge...) L'extraction du minerai, très polluante, a vite été reléguée à la périphérie. Il importe donc de ne pas considérer Djenné-Djeno isolément de son arrière-pays: l'ensemble forme un complexe urbain configuré en «grappes de satellites»²⁰⁾. Cet exemple pour le moins intrigant d'urbanisme disséminé, comment peut-on l'expliquer? Par une organisation sociale justement non hiérarchique, car les différences entre les sites ne préjugent pas nécessairement de relations de subordination, au contraire.

Tout d'abord, la base de l'alimentation était diversifiée, chèvres et moutons, poissons frais ou séchés pour l'exportation, petit mil²¹⁾ et riz africain, sans oublier le recours aux récoltes de plantes sauvages qui perdure de nos jours, comme le bourgou (roseau sucré). Si l'on considère l'extrême variabilité du climat de la région, avec des pluies irrégulières d'une année sur l'autre (mais plus abondantes au premier millénaire qu'actuellement), il a fallu des capacités d'adaptation remarquables, qui se sont manifestées par le choix de la spécialisation dans le cadre de l'entraide. Par exemple, le riz était cultivé sur des parcelles étroites et allongées, aux sols non homogènes, et on utilisait jusqu'à une quarantaine de variétés semées à diverses étapes de la décrue. Mais l'expérimentation comporte des risques: en cas d'échec, la solidarité entre voisins s'imposait, à charge de revanche. Dans un territoire rétréci au moment des crues, la cohabitation entre cultivateurs et éleveurs devait aussi être organisée. En maintenant une multiplicité de pratiques, les habitants ont fait le choix inverse de la productivité rizicole qui demande une organisation collectiviste pour entretenir des systèmes d'irrigation permanents, avec une pression forte sur l'éco-système (le risque d'envasement qui a finalement affligé la Mésopotamie par exemple).

Ces relations généreuses entre des communautés de spécialistes qui partagent le même territoire trouvent leur expression figurée dans le mythe, qui en réactive symboliquement la validité. Ainsi les Bozo auraient non seulement autorisé les Marka à s'installer à Djenné, mais, en voyant que leurs demeures de terre s'écroulaient inlassablement comme sous l'effet d'une malédiction, ils auraient offert aux Marka une jeune femme dénommée Tapama, «la fille du fleuve», pour qu'elle soit emmurée et que son sacrifice apaise les esprits. Depuis lors, Bozo et Marka sont liés par cette dette morale, qui se traduit par une aide réciproque au moment des gros travaux, et par une «parenté à plaisanterie»²²⁾ qui les incite à se moquer

20) Roderick MacIntosh auto-traduit «urban cluster» par «complexe urbain en grappes de spécialistes» sur le site de Djenné-Patrimoine.

21) En latin pennisetum glaucum, espèce domestiquée en Afrique de l'Ouest et qui a migré vers l'Inde (arrivée probable au Gujarat vers -1700 avant notre ère) Katie Manning et alii (2011) p. 318.

22) Coutume que l'on trouve en Afrique de l'Ouest et de l'Est. Cette parenté, bien qu'imaginée, interdit les mariages entre les deux groupes.

librement les uns des autres, avec des sarcasmes qui font référence aux détails du mythe. De même, Dogon et Bozo, réputés descendre d'une paire de jumeaux ancestrale, sont également cousins à plaisanterie. En somme, la topographie singulière de la plaine d'inondation se donne à lire dans une organisation sociale en réseau, fondée non seulement sur des liens horizontaux d'interdépendance comme on vient de le voir, mais aussi sur des identités professionnelles structurantes. Roderick MacIntosh suppose en effet que si les satellites ont gardé leur autonomie, c'est justement pour qu'une certaine distance spatiale soit la garante d'une différence qui n'était pas imposée via une hiérarchie sociale de classes²³). A la dernière étape du processus d'urbanisation, c'est-à-dire l'abandon des satellites après l'an mille, l'identité de chaque corporation, confortée par toute une panoplie de symboles, serait devenue suffisamment solide pour s'affranchir du territoire.

Sur quels éléments s'appuie-t-on pour avancer que la structure politique à Djenné-Djeno n'était pas hiérarchique? Sur l'absence de visibilité d'un quelconque pouvoir. Ni dans les traditions orales, ni dans la forme même de l'urbanisme. On n'a pas découvert de quartiers aménagés plus luxueusement que d'autres, et surtout, on ne trouve trace d'aucun édifice monumental, temple ou palais, a fortiori citadelle, qui serait le siège ou l'insigne de ce pouvoir, et qui figurerait spatialement une organisation sociale verticale. Les pratiques funéraires diversifiées et sans ostentation sont un autre indice, ainsi que la qualité homogène des objets manufacturés. De plus, tous ces détails marquent une continuité avec les époques ultérieures. Et c'est à cause de cette utilisation atypique de l'espace que la reconnaissance du caractère urbain de Djenné-Djeno a tant tardé.

En revanche, depuis les années 1980, on n'a cessé d'identifier d'autres «cités en grappes de spécialistes» de-ci de-là dans le bassin du Moyen Niger. A commencer par Dia, la capitale du Macina au nord-ouest de Djenné, et sa métropole selon les traditions Soninke, ce que l'archéologie a validé. Dia, occupée depuis environ l'an 800 avant notre ère, s'avère en effet plus ancienne que Djenné-Djeno. Trois collines bien visibles, de 20 à 50 hectares, y sont entourées par une quarantaine de sites plus discrets. A Dia-Shoma, on a dégagé une partie du mur d'enceinte en banco, fort large et imposant bien que complètement occulté, physiquement comme dans les mémoires. A l'ouest de Dia dans la région de la Méma, qui devenait jadis une seconde plaine d'inondation avant que les bras du fleuve ne tarissent, le même type de sites en réseau est reconnaissable.

En aval, on a enfin localisé l'implantation originelle pré-berbère de Tombouctou, non loin de la rivière fossile Wadi el-Ahmar qui se jetait jadis dans le Niger selon un axe nord-sud.

23) «the process of clustering at Jenne-Jeno represents a solution to the dilemma of how to maintain boundaries between special sub-groups under conditions of growing population and proliferating occupational corporations but, apparently, with little coercive centralized authority» p. 187 Roderick MacIntosh 1993.

Parmi les 200 buttes artificielles recensées, une vingtaine se distinguent par leur profondeur et leur superficie de plus de 10 ha. On a daté du cinquième siècle avant notre ère le début des deux sites centraux proches du village de Tombouze. Quant à l'analyse des céramiques, le style le plus récent manifeste une proximité avec Gao Ancien (8^e-10^e siècles) mais pour la couche précédente, les décors peints évoquent ceux de la période d'expansion de Djenné-Djeno (à partir du 5^e siècle). Les influences se sont donc succédées en tirant parti de la navigation fluviale.

On peut provisoirement en conclure que les «cités en grappes de spécialistes» forment une des caractéristiques de la civilisation du Moyen-Niger, étalée dans l'espace comme dans le temps, qui aura perduré à Djenné-Djeno au moins 1600 ans.

5. L'évolution climatique du Sahara, et la culture de Tichitt

On souhaiterait naturellement en savoir plus sur ce qui a permis l'éclosion d'une culture si originale. D'où venaient par exemple les premiers habitants? Pour tenter de répondre par une approche globale, il nous faut élargir l'horizon spatio-temporel et passer en revue succinctement l'évolution climatique et historique du Sahara et de ses marges depuis douze mille ans. En effet, le Sahara a subi pendant la dernière glaciation du quaternaire un pic d'aridité tel que toute présence humaine y était devenue impossible. C'est seulement autour du 10^e millénaire avant notre ère qu'il a commencé à se repeupler, tout d'abord sur les hauts plateaux et les massifs montagneux. Puis il a perdu peu à peu son caractère de désert, sauf à sa lisière nord, et s'est transformé en steppe où vivaient de grands mammifères, girafes, antilopes, éléphants, rhinocéros... tandis que l'élevage de bovins apparaissait vers le 5^e millénaire avant notre ère du côté est, avant de se généraliser. On sait tout cela grâce à d'admirables fresques et gravures sur roche qui décrivent avec précision le mode de vie de ce temps-là, marqué par l'abondance et même l'insouciance, avec des scènes de nageurs batifolant dans des rivières, ou des figures de danseuses aux complexes coiffures nattées. Ailleurs, le sentiment du sacré transparait dans des processions et des personnages masqués, le «grand dieu» du Tassili N'Ajjer par exemple.

D'après les types physiques et les coutumes représentées, on comprend que le repeuplement du Sahara s'est effectué à la fois par le nord et par le sud. L'élément méditerranéen a persisté surtout sous forme végétale: le cyprès, la lavande, l'olivier et le laurier-rose, alors qu'inversement les lions, les autruches et les éléphants ont vécu en Afrique du Nord jusqu'à l'Antiquité tardive au moins. En revanche, il semble bien qu'au cours de l'assèchement par étapes²⁴⁾ du Sahara, les migrations aient suivi le chemin naturel des

24) Chronologie détaillée chez Robert Vernet 2004.

vallées fluviales en direction du sud. Au cours d'un processus étalé dans le temps, elles ont abouti à divers lieux de regroupement dans l'actuel Sahel, comme par exemple la dépression du Hodt en Mauritanie, la région des Lacs entre la Méma et Tombouctou, la vallée du Tilemsi à présent à sec, qui rejoint le Niger à hauteur de Gao, et bien plus à l'est, la cuvette du lac Tchad.

En ce qui concerne l'axe le plus proche de Djenné, à savoir la région des Lacs augmentée du Macina et de la Méma, les fouilles y ont mis en évidence une «tradition de Kobadi» néolithique représentative de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs, qui montre de fortes similarités dans ses objets quotidiens avec les groupes sahariens de Hassi El Abiod. Ceci permet de conclure qu'une partie de la population du delta intérieur du Niger est venue du Sahara, ce que la géographie laissait déjà supposer. Mais de façon moins immédiate, on a pu reconstituer les étapes d'une origine par le nord-ouest, en provenance de la zone de falaises en arc de cercle qui entoure les lacs fossiles du Hodt, avec Tichitt en son centre. La connexion est étayée par les affinités stylistiques des poteries, et plus encore par l'importation de pierres semi-précieuses de Mauritanie dans la Méma²⁵⁾. Celle-ci offre donc un exemple précoce de cohabitation entre groupes culturels, qui allait se poursuivre et s'intensifier dans le Delta Intérieur.

Par ailleurs c'est par son originalité architecturale que Tichitt avait attiré l'attention de prime abord, à cause des chapelets de villages du second millénaire avant notre ère, construits en pierres sèches avec une ébauche de voirie, et qui représentent «probablement la plus ancienne société complexe et sédentaire à l'ouest de la vallée du Nil»²⁶⁾. Dans l'écosystème du Hodt, des populations d'éleveurs, pêcheurs occasionnels, ont trouvé refuge afin de préserver un mode de vie devenu impossible au Sahara. Les premiers villages en pierre d'il y a 3500 ans se trouvaient dispersés sur les rivages au pied des falaises, où l'on a retrouvé des restes de poissons, tortues et crocodiles, mais quelques siècles plus tard, en même temps que les lacs s'asséchaient, l'habitat se perchait sur les crêtes et se fortifiait lourdement, tandis que la culture du millet se généralisait. Puis brusquement, les ouvrages défensifs disparaissent, et les implantations essaient sur plus de 200 km entre le Tagant à l'ouest et Oualata puis Dhar Néma à l'est. Bien que sujette à controverse, l'interprétation de cette séquence postule, suite à la disparition des lacs, une phase de conflits armés pour accaparer les terres agricoles, qui déboucherait sur une société stable fortement hiérarchisée, finalement détruite par l'arrivée de nomades «libyco-berbères» venus du désert entre 800 et 400 avant notre ère. En effet cette dernière époque connaît un changement radical, les populations se réfugient aux endroits les plus inaccessibles, grottes et escarpements, et elles

25) K. MacDonald 1996 Le titre parle de lui-même: "Tichitt-Walata and the Middle Niger: evidence for cultural contact in the 2nd millennium BC".

26) Kevin MacDonald, Robert Vernet et alii (2003), p. 73.

déclinent à tous points de vue. Patrick Munson a formulé l'hypothèse que la culture de Tichitt, au lieu de s'éteindre, avait migré plus au sud pour former le substrat de ce qui allait devenir l'empire du Ghana. Pour sa démonstration, il s'est attaché à lister les éléments induisant une origine proto-soninke des premiers occupants de Tichitt. Ainsi se dessine, si les postulats sont acceptés, une origine soninke commune entre l'empire du Ghana et les cités du Delta Intérieur du Niger, par l'intermédiaire de Tichitt qui aurait curieusement légué à l'un son centralisme autocratique, et aux autres son expertise urbanistique.

6. L'empire du Ghana

Mais nous n'en ressortons guère avancés au sujet de la datation du Ghana, puisque la filiation supposée avec Tichitt laisse un blanc de plusieurs siècles non documenté (qui correspond à un épisode climatique d'hyper-sécheresse). Que pourrions-nous dire de plus les traditions orales? Tout d'abord, notons que le nom de Ghana ne figure pas dans la fameuse épopée soninke du Wagadu, pourtant l'identification entre les deux semble acquise, surtout à cause du rôle central qu'y joue l'or²⁷⁾. La légende s'articule en effet autour des deux motifs associés de l'or, qui tombe par magie du ciel, et de l'eau (ou de son absence), en liaison avec le serpent noir vénéré par les Soninke. Pour s'en tenir aux grandes lignes, l'ancêtre fondateur Dinga est venu de l'est. Il naît à Lulami dans le Dendi (entre Bentia et la région du W), et paradoxalement on le dit originaire de Palestine ou d'Égypte (appelée Misira ou Luti), ce qui ne saurait surprendre au vu d'arrangements postérieurs qui rattachent toute généalogie prestigieuse à l'islam. Dinga se fixe en chemin en divers lieux où il prend femme (dont Djenné et le Macina dans la version transcrite en 1898)²⁸⁾. Puis, arrivé près de Nioro, il lutte contre une troupe de génies autour d'une mare ou d'un puits, vainc leur chef et épouse ses trois filles surnaturelles, qui lui donnent parmi de nombreux enfants des jumeaux, l'un humain et l'autre serpent noir biida. Dinga (ou son fils) se rend au bois sacré du Wagadu pour l'acte fondateur: c'est là que réside le grand biida avec qui est conclu un pacte, selon lequel le génie fera pleuvoir régulièrement l'eau et l'or, en échange du sacrifice annuel de la plus belle jeune fille. A noter que Dinga lui-même est un faiseur de pluie grâce à son tambour magique, et qu'un bois sacré s'élevait en lisière de la capitale historique du royaume, pourtant probablement itinérante. La chute du Wagadu survient par la faute involontaire d'une femme: lorsque la belle Asian est choisie pour devenir l'épouse du monstre qui la dévorera, son fiancé, Amadi le taciturne, s'interpose et coupe tour à tour les sept têtes du serpent. Avant de mourir, celui-ci maudit le Wagadu et le frappe de sécheresse pendant sept ans, sept mois et

27) Voir Abdoulaye Bathily (1975), pp. 18-19.

28) Lilyan Kesteloot et Bassirou Dieng (2009), pp. 206-208.

sept jours. A l'issue de cette période, pendant laquelle la mère d'Amadi nourrit magiquement le royaume entier, se produit la dispersion des Soninke.

Dans la version du griot Mamadou Talibe Sisofo publiée par Bathily, Dinga est censé avoir passé 101 ans à chacune de ses cinq haltes, et avoir assisté de son vivant à la chute du Wagadu, étant lui-même un être surnaturel apparenté au serpent. Ce qui frappe au cours de la narration, c'est la thématique omniprésente de l'eau et de la sécheresse, ira-t-on jusqu'à suggérer des traces de l'inconscient collectif d'un peuple migrant depuis le Sahara? L'interprétation habituelle voit dans ce mythe la transposition de l'histoire du royaume de Ghana, qui après avoir prospéré grâce à la route occidentale du commerce trans-saharien Sijilmasa-Awdaghost, s'effondre politiquement vers le 12^e siècle, sans qu'il y ait unanimité sur les causes. Nous voudrions ici proposer une autre lecture, présente en filigrane dans l'analyse de Bathily, et suggérer que les péripéties de l'épopée s'appliqueraient aussi bien à l'assèchement de la région des Dhars et à l'abandon de Tichitt.

Il n'empêche que réussir à ancrer la légende du Wagadu dans le temps historique semble encore hors de portée. Un moyen pourrait être de parvenir à dater l'exploitation des champs aurifères de Bambuk, entre les rivières Sénégal et Falémé, (ou de Bouré en Guinée), qui approvisionnaient le Ghana en métal précieux. Etant donné que les régions productrices se situaient en dehors de son territoire, on peut d'ailleurs s'étonner de la façon dont le Ghana a réussi à ses débuts à monopoliser les bénéfices du commerce de l'or. Par la suite un système complexe s'est mis en place, qui fonctionnait grâce à une organisation militaire et administrative qui levait l'impôt et confisquait les pépites réservées de droit au souverain «Kaya Maghan». L'empire a certainement su tirer profit des vertus symboliques attribuées aux différents métaux par des peuples divers, et dans ce cas précis de la préférence dans les régions aurifères pour des alliages de cuivre de couleur jaune. Ce paradoxe, qui provoqua la surprise des chroniqueurs arabes²⁹⁾, peut s'expliquer par un paysage mental influencé par les dures réalités du labeur quotidien. L'extraction du minerai d'or dans des boyaux presque verticaux d'une quinzaine de mètres est pénible, dangereuse, voire mortelle, et les génies souterrains qui en sont les légitimes propriétaires prélèvent au passage leur tribut de vies humaines. En comparaison, le cuivre circulait par les mêmes routes que le sel, qui lui aurait transmis métaphoriquement ses effets bénéfiques sur la santé. On lui attribuait même une «odeur suave» des plus appréciées³⁰⁾. Dans ce système de valeurs, le cuivre apparaît protecteur, et l'or, maléfique. Dans la forêt équatoriale nigériane, on pense même que les objets rituels en cuivre ne se contentaient pas de symboliser le pouvoir; mais qu'ils étaient censés servir de réceptacles concrets pour les forces supra-naturelles. Il est d'ailleurs

29) A l'époque du souverain du Mali Mansa Musa, le cuivre s'échangeait auprès des «païens» contre deux tiers de son poids en or.

30) Laurence Garenne-Marot et Benoît Mille 2007.

significatif qu'à Djenné-Djeno, alors que le fer avait été importé dès le début du peuplement, le cuivre soit apparu au 5^e siècle et l'or, au 8^e siècle seulement. Ce qui reflète probablement aussi l'ouverture à de nouveaux horizons, commerciaux et culturels.

Pour clore le sujet de la datation du Ghana, reconnaissons que les hypothèses proposées n'aboutissent qu'à une fourchette approximative, que l'on situerait assez haut au cours du premier millénaire de notre ère. C'est là qu'intervient la séquence temporelle minutieusement enregistrée à Djenné-Djeno, comme paradigme de l'ancienneté des développements socio-politiques en Afrique de l'Ouest. Des spécialistes comme Susan et Roderick MacIntosh n'hésitent pas à produire un raisonnement par analogie et à argumenter que l'antiquité prouvée du Delta Intérieur pourrait valablement être étendue à bon nombre d'autres sites, depuis le Sénégal jusqu' au Nigéria. En particulier, ce qui impressionne à Djenné-Djeno est l'ampleur et la précocité des échanges à longue distance, grâce d'une part aux richesses produites sur place, et d'autre part grâce à sa position non loin de l'axe majeur du Niger, qui relie des zones écologiques complémentaires: forêt- savanne- sahel, orientées parallèlement à l'équateur dans toute l'Afrique de l'Ouest. Or cette complémentarité qui stimule le commerce inter-régional existe aussi pour le Ghana; il est donc tentant de supposer la concomitance des deux processus.

Quoi qu'il en soit, la force du Ghana a été de monopoliser ces réseaux à son seul profit, alors même que les ressources en or, en cuivre et en sel provenaient d'au-delà de ses frontières. On peut avancer quelques raisons à cela: dans un premier temps, le caractère itinérant d'une partie de la population transhumant à la suite des troupeaux, aurait induit tout naturellement un commerce saisonnier. Par la suite, la maîtrise du cheval aurait été un facteur discriminant lors des confrontations, et on peut aussi inférer l'existence d'une diaspora marchande à longue distance préfigurant celle des Wangara-Dioula³¹⁾. Enfin, des facteurs magico-idéologiques, comme mentionné plus haut, ont dû être prépondérants pour parvenir à confisquer les transactions portant sur l'or, pourtant extrait de façon décentralisée, avec l'épopée du Wagadu venant en justification suprême.

7. Le commerce trans-saharien, Gao et Bentia-Kukiya

L'argument d'un développement des échanges avec l'Afrique du Nord préalable à une centralisation étatique au Sahel apparaît donc considérablement affaibli. Au contraire, si l'on accepte de renverser la perspective, la propagation somme toute rapide des échanges à travers le Sahara s'explique bien mieux par leur mise en relation avec des réseaux déjà actifs plus au sud. C'est en tout cas l'opinion de Pekka Masonen pour qui «le commerce trans-

31) Susan MacIntosh 2008.

saharien n'a pu réussir qu'en se greffant sur le réseau commercial interne ouest-africain³²⁾».

Néanmoins, il faut préciser que les relations entre les deux rives du désert par l'intermédiaire des Berbères islamisés sont intervenues plus tôt qu'on ne le pense généralement, c'est-à-dire dès le huitième siècle, et non pas le dixième siècle. Et ce, sous l'impulsion de marchands ibadites chassés de Bassorah en Irak. En effet en Afrique du Nord l'ibadisme, doctrine dissidente «égalitaire» de l'islam, bien que réprimée par le pouvoir central, s'implanta en milieu berbère. On doit à Tadeusz Lewicki la résurrection des sources écrites ibadites. Entre autres exemples, la mention d'un projet de voyage du fils de l'imam de Tahert (aujourd'hui Tiaret en Algérie) jusqu'à Gao, auquel il renonça, est datable par le règne de son père, soit entre les années 784 et 824. Et de fait, depuis Tahert, la voie la plus directe passait par l'oasis de Ouargla pour aboutir à Gao. La principauté était aussi connectée aux pistes caravanières occidentales Sijilmasa-Ghana, et libyennes Ghadamès-Gao. Gao, port fluvial sur le Niger, relié au désert par la vallée asséchée du Tilemsi, représentait donc un point de rencontre privilégié.

Or c'est justement à Gao qu'une équipe conjointe malienne et japonaise vient d'identifier ce qui ressemble aux deux villes jumelles décrites par les chroniqueurs arabes³³⁾: une cité manufacturière et commerçante du 8^e siècle à Gao-Saney sur la route du Tilemsi, et un quartier résidentiel élitiste à Gao-Ancien, à proximité du tombeau de l'Askia Mohammed. C'est sous l'esplanade baptisée (à tort, donc) «mosquée de Mansa Musa» qu'on est en train de dégager un vaste bâtiment du 10^e siècle en pierres (galets de grès et dalles de schiste alternés). Derrière ces quatre rangées de murs parallèles à la fonction encore mystérieuse, une petite construction carrée est interprétée comme un «palais royal» comprenant trois pièces, dont l'une à double rangée de colonnes, et une salle de bains! Des objets de luxe comme des fioles à parfum en verre ont supporté le voyage à dos de chameau.

Ces découvertes ne doivent pas faire oublier l'épaisseur temporelle de l'occupation humaine dans la vallée du Tilemsi toute proche, là où justement ont été retrouvés les plus anciens spécimens connus de petit mil domestiqué³⁴⁾. Il faut signaler aussi qu'au moins deux autres emplacements de Gao préexistaient le long du fleuve, l'un à Gadeï le port qui jouxte Gao-Ancien, l'autre à Koïma-la dune rose³⁵⁾, sur l'autre rive. Ils sont encore de nos jours habités par des Sorko d'ascendance Songhay (le terme Sorko renvoie à une catégorie socio-

32) Traduction libre de «the [trans-Saharan] trade could succeed only because it managed to join up with the internal West African commercial network» Pekka Masonen 1997.

33) Voir Al Muhallabi, écrivant à la fin du 10^e siècle, chez Tadeusz Lewicki (1962), p. 534.

A noter que la capitale de Ghana aussi était configurée en deux villes jumelles, toutefois à Kumbi Saleh la ville royale n'a pu être trouvée.

34) Katie Manning et alii 2011.

35) Timothy Insoll 1997 La dune rose est réputée abriter la tombe du chef sorko Koyma Amerou Mama.

professionnelle de pêcheurs et bateliers semi-itinérants, également chasseurs d'animaux aquatiques comme les hippopotames). Or les traditions indiquent que quittant la région dite du W au nord de la frontière actuelle Bénin-Niger, ils auraient remonté le cours du fleuve pour s'établir dans un premier temps à Bentia-Kukiya, considérée comme «le coeur du vieux Songhay», avant de pousser jusqu'à Gao. Le lien Gao-Bentia n'est pas que mythologique. Contrairement au grès disponible sur place, les dalles de schiste du monument susmentionné proviennent selon toute vraisemblance de Bentia³⁶⁾. Et en sens inverse, des perles de verre importées du Proche-Orient ont été trouvées à Bentia, ainsi que des poteries à «col de bouteille» caractéristiques de Gao-Saney.

Bentia-Kukiya est située à proximité de chutes d'eau sur le Niger qui en font un lieu de rupture de charge pour les bateaux, ce qui explique sa position privilégiée d'étape dans le transport fluvial en direction du Nigéria. Bentia n'a hélas pas été fouillée en sous-sol, mais l'étude préliminaire de Noémie Arazi démontre un peuplement continu depuis le Néolithique, et de fascinantes similarités avec la région de Djenné pour ce qui concerne le premier millénaire de notre ère, tant dans le style des poteries (la fameuse qualité fine au «tintement de porcelaine chinoise») et les pratiques funéraires, que dans une répartition des sites en «grappes de satellites»³⁷⁾. A propos de Gao, Timothy Insoll évoque un «centre de commerce régional enraciné dans son arrière-pays», et d'ailleurs les poteries de Koïma-la dune rose présentent des caractères communs avec celles de la Méma. Tandis que les céramiques du village de Bentia ressemblent fortement à celles de Gourma Rharous, situé entre Tombouctou et Gao. On ne peut s'empêcher d'y voir un indice de plus de la précocité des échanges matériels et culturels à longue distance. Au terme de ce voyage au long cours sur le Niger, les rapports d'interdépendance entre divers lieux considérés d'habitude isolément, apparaissent donc beaucoup plus clairement. Au point qu'on serait tenté de réviser l'appellation de «civilisation du Moyen-Niger» pour l'appliquer en aval jusqu'à Kukiya au moins.

8. Conclusion: les deux villes de Djenné

Par ailleurs, le paysage socio-historique ainsi dessiné nous permet enfin d'éclaircir une énigme laissée en suspens, celle de la coexistence de deux villes à Djenné pendant plusieurs centaines d'années. En effet la persistance des inhumations en jarres jusqu'au 14^e siècle désigne cette période comme l'étape ultime de la survie d'une Djenné-Djeno païenne. Mais

36) Takazawa et Cissé (2012) Leur argument en faveur du caractère "royal" de Gao-Ancien repose principalement sur le coût d'une construction en pierres qui s'écarte de l'usage commun, et sur la main-d'oeuvre nécessaire au convoyage de ces pierres sur plus de 100 km.

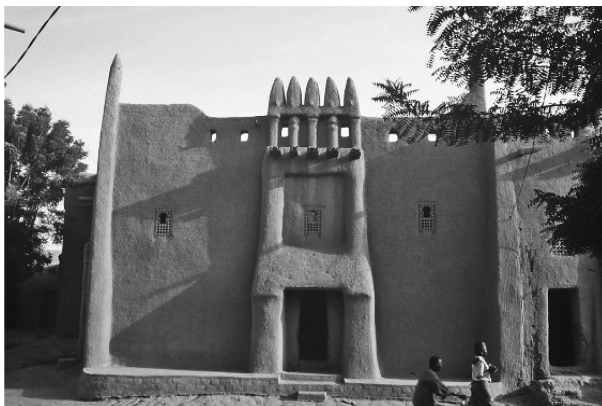
37) Noémie Arazi (1999) Carte des sites p. 40.

quand et pourquoi est apparue la nouvelle Djenné? Si l'on résume les changements majeurs intervenus à Djenné-Djeno, la présence d'or débute au huitième siècle (comme conséquence d'une demande externe?); au neuvième siècle la cité s'agrandit à son maximum, et se dote d'un mur d'enceinte en banco (protection réelle ou symbolique?) tandis que le style des objets usuels se modifie, probablement sous l'effet de contacts culturels. Après l'an mille presque tous les satellites sont abandonnés, et le nombre des figurines en terracotta représentant des animaux ou des êtres humains se multiplie, à l'encontre du dogme coranique. C'est de toute évidence un moment d'instabilité et de résistance culturelle par l'invention de nouvelles pratiques, face à l'attraction qu'exerce l'islam. Si l'on suppose que la pénétration de marchands musulmans n'a pas dû s'effectuer tellement plus tard qu'à Gao, et que, devenus suffisamment nombreux, ceux-ci ont choisi d'occuper un emplacement séparé pour y préserver la pureté de la nouvelle religion, la date du neuvième siècle pour la fondation de l'actuelle Djenné apparaît logique. Cela correspond curieusement aux écrits du *Tarikh es Soudan*, à cette réserve près que selon la chronique, la cité ne se serait convertie que plus tard, vers l'an 1200, en contradiction avec l'argumentation proposée ici.

Une fois accepté le principe d'une démarcation religieuse et culturelle entre les deux implantations, qui furent vraisemblablement des pôles concurrents, mais aussi complémentaires, reste à déterminer les modalités d'un partage des rôles en termes économiques et sociaux; et en l'absence de fouilles possibles dans la ville toujours habitée (à l'exception de l'emplacement de l'ancien dispensaire lors de sa transformation en musée), nous ne disposons d'aucune information sur ce point. On ne connaît pas non plus la manière dont Djenné-Djeno fut finalement abandonnée, peut-être avec une dispersion dans les campagnes environnantes où auraient continué quelques temps encore des coutumes païennes (statuettes et urnes funéraires).

Se pose aussi la question de l'intégration de la cité marchande de Djenné dans l'Empire du Ghana, plus tard du Mali et du Songhay. Bien que située en lisière des territoires contrôlés par le Ghana, Djenné représentait un poumon économique attirant les convoitises. Fut-elle assujettie via l'impôt? Et jusqu'à quand a-t-elle pu conserver l'autonomie de son fonctionnement interne, et ses caractéristiques de société horizontale interdépendante? Son éloignement du centre du pouvoir et son expertise commerciale peuvent laisser penser que Djenné disposait d'atouts afin de conserver sa spécificité socio-culturelle. Toutefois après l'an mille, l'instabilité climatique s'est intensifiée et l'aridité a globalement progressé. En perdant son rôle de grenier à riz, Djenné devenait à coup sûr vulnérable, obligée de compter davantage sur le commerce à longue distance trans-saharien, et de composer avec les maîtres politiques du moment. Autant d'interrogations laissées en suspens: en l'absence de données sur le Ghana plus encore que sur Djenné, les rapports entre les deux relèvent du domaine de l'hypothèse.

Maison traditionnelle à Djenné



source: Wikipedia Photo: Olivier Epron

En revanche, c'est bien la séquence chronologique établie à Djenné-Djeno qui permet d'affirmer l'antériorité des réseaux d'échanges interrégionaux en Afrique de l'Ouest par rapport à l'islam. Tout aussi important nous apparaît le modèle social original des «complexes urbains en grappes de satellites», qui repose sur des relations d'interdépendance «généreuses» non hiérarchiques et sur des identités socio-professionnelles réactivées par les rites et les mythes d'appartenance. C'est ce modèle social, baptisé ici «civilisation du Moyen-Niger», qu'il serait tentant de chercher à recréer, au Mali ou ailleurs.

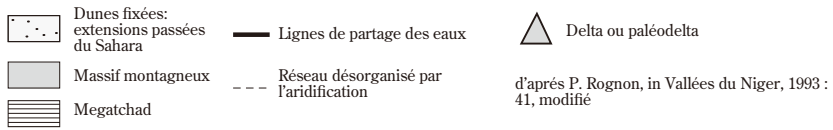
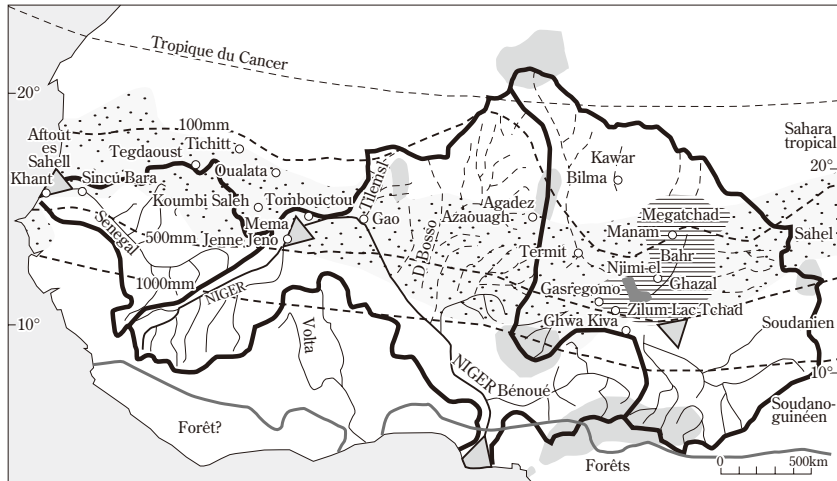
BIBLIOGRAPHIE

- D'abord, le site www.djenne-patrimoine.org avec des photos, et les bulletins de l'association en ligne, tous passionnants Le no20: printemps 2006 publie une interview de R.MacIntosh: «Que nous ont appris les fouilles de Djenné jusqu'à ce jour?», un résumé en français de son livre *Ancien Middle Niger: urbanism and the self-organizing landscape* Cambridge 2005.
- Arazi, Noémie (1999), "An archaeological survey in the Songhay heartland of Mali" *Nyame Akuma* no 52, pp. 25-43.
- Ba, Amadou Hampaté (1991), *Amkoullel, l'enfant Peul Mémoires* Paris: Actes Sud.
- Ba Konaré, Adame (direction) (2008), *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, Paris: La Découverte.
- Bathily, Abdoulaye (1975), "A discussion of the traditions of Wagadu with some references to ancient Ghana" *Bulletin IFAN* tome 37 série B no 1, pp. 2-94.
- Garenne-Marot, Laurence et Mille, Benoit (2007), "Copper-based metal in the Inland Niger Delta" *Metal and mines, studies in archaeometallurgy* British Museum.
- Gassama, Makhily (direction) (2008), *L'Afrique répond à Sarkozy Contre le discours de Dakar*, Paris: Philippe Rey.
- Insoll, Timothy (1997), "Iron age Gao: an archaeological contribution" *Journal of African history* no 38, pp. 1-30.
- Kesteloot, Lilyan et Dieng, Bassirou (2009), *Les épopées d'Afrique noire*, Paris: Karthala.
- Lewicki, Tadeusz (1962), "L'Etat nord-africain de Tahert et ses relations avec le Soudan occidental à la fin du 8^e et au 9^e siècle" *Cahiers d'études africaines* II(8).
- Moraes Farias, Paulo Fernando (2003), *Arabic medieval inscriptions from the republic of Mali. Epigraphy*,

chronicles and Songhay-Tuareg history Oxford.

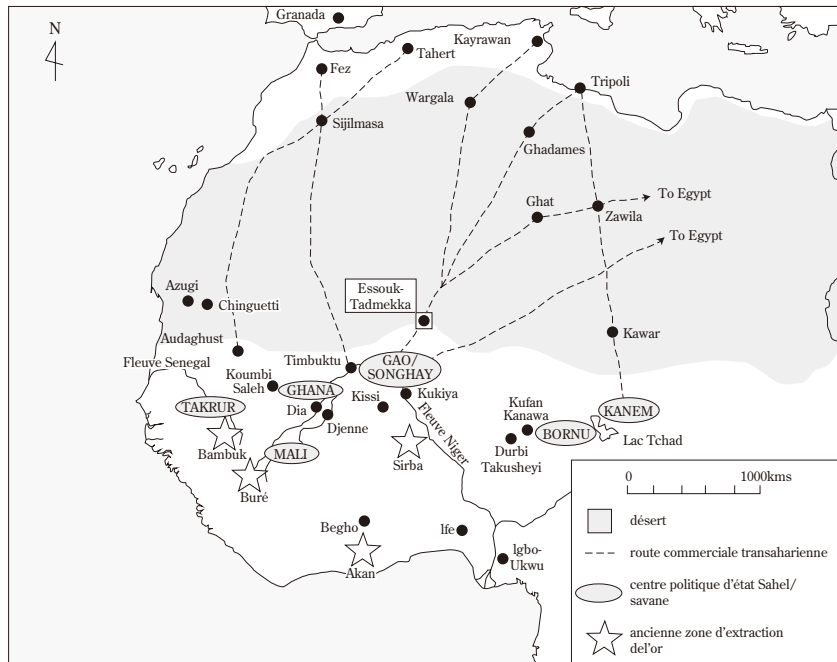
- MacDonald, Kevin (1996), "Tichitt-Walata and the Middle Niger: evidence for cultural contact in the second millennium BC" in G.Pwiti et R.Soper *Aspects of African archaeology* Harare: university of Zimbabwe publications, pp. 429-440.
- MacDonald K, Vernet R et alii (2003), "New light on the Tichitt tradition", in Haour Anne et alii: *Researching Africa's Past: new contributions from British archaeologists* Oxford, pp. 73-80.
- MacIntosh, Roderick et Susan (1981), "The Inland Niger Delta before the Empire of Mali: evidence from Jenne-Jeno" *Journal of African History* no 22, pp. 1-22 (consultable via //anthropology.rice.edu/research.html).
- MacIntosh, Roderick (1993), "The pulse model: genesis and accommodation of specialisation in the Middle Niger" *Journal of African history* no 34, pp. 181-212.
- MacIntosh, Susan (2008), "Reconceptualizing Early Ghana" *Revue canadienne des études africaines* 42(2-3), pp. 347-373.
- Manning, Katie et alii (2011), "4500-year old domesticated pearl millet (*Pennisetum glaucum*) from the Tilemsi Valley, Mali" *Journal of Archaeological Science* 38, pp. 312-322.
- Masonen, Pekka (1997), "Trans-Saharan trade and the West African discovery of the Mediterranean world", in *Ethnic encounter and culture change Nordic Research on the Middle-East3* (consultable sur le site www.hf.uib.no/institutter/smi/paj/Masonen.html).
- Olivier, Emmanuelle (2004), " La petite musique de la ville" *Journal des Africanistes* no 74-1/2, pp. 97-123 (consultable à l'adresse: africanistes.revues.org/561).
- Takezawa, Shoichiro et Cissé, Mamadou (2012), "Discovery of the earliest royal palace in Gao and its implications for the history of West Africa" *Cahiers d'Etudes africaines* LII(4) no 208, pp. 813-844.
- Vernet, Robert (2004), "Evolution du peuplement et glissement des isohyètes à la fin de la préhistoire et au début de l'histoire en Afrique de l'ouest sahélienne" *Mande Studies* 6, pp. 29-48.

A/Evolution climatique de l'Afrique de l'Ouest



source: Robert Vernet Revue Afriques 2013-04

B/Routes commerciales et fluviales autour des 8ème - 13ème siècles



source: Sam Nixon in Tadmekka, Revue Afriques 2013-04